

Quant à son œuvre, elle fut presque inouïe de beauté, de grandeur et de force surnaturelles.

Appelé par le Saint-Esprit à gouverner l'Église, dans un temps où la société mettait tous ses efforts à se séparer de Dieu, Pie X entreprit d'enrayer ce mouvement quasi universel d'apostasie, en se vouant, dès les premiers jours de son pontificat, à *restaurer toutes choses dans le Christ*. Et tout son pontificat ne fut, en effet, qu'une restauration religieuse magnifique.

Réformes éminemment salutaires dans le clergé par sa législation, d'esprit vraiment apostolique, sur les grands séminaires et sur la vie pastorale ; réformes dans le gouvernement de l'Église, par sa réorganisation des Congrégations romaines et sa refonte du droit canonique ; réformes dans la vie des fidèles, par ses admirables directions eucharistiques du *Sacra Tridentina Synodus* et du *Quam Singulari* ; réformes dans le domaine universitaire, par son *Motu Proprio* sur la nécessité de l'enseignement de S. Thomas pour l'obtention des grades académiques « en Italie et dans les îles adjacentes », toutes ses directions n'avaient qu'un but : restaurer dans le plus pur esprit de Jésus-Christ tous les domaines de la vie catholique.

Mais ce qui restera peut-être le plus beau monument de gloire du règne de Pie X, ce fut son encyclique *Pascendi* contre le modernisme. La période de ces grandes luttes doctrinales qui va de 1907 à 1911 « demeurera unique dans les annales de l'Église », n'a pas craint d'affirmer M. le chanoine Gaudeau, dans son panegyrique de Pie X, prêché à Saint-Sulpice de Paris, le 23 août 1914.

Empesté par les sophismes de la doctrine de Kant et des universités allemandes, l'esprit moderne niait l'existence de l'absolu, et, par là même, l'existence de Dieu. Ce scepticisme à allure savante, qui chassait Dieu de la pensée humaine, prétendait donner le dernier mot en tout. Plus de Révélation, plus de Rédemption, plus d'infailibilité doctrinale, plus d'Église ; rien que la raison humaine, suprême arbitre en tout. Mais, par une contradiction bien digne de l'hérésie, la raison humaine elle-même était dépouillée de sa faculté de connaître, et, par une conséquence logique de l'erreur fondamentale de Kant, l'homme était frappé de la cécité intellectuelle la plus complète et devait se résigner à passer sa vie dans les ténèbres du doute universel.